

PAQUET, Gilles, dir., *La pensée économique au Québec français : témoignages et perspectives*. Montréal, ACFAS, coll. « Les Cahiers scientifiques », n<sup>o</sup> 67, 1989. ix-364 p.

André Joyal

Volume 45, numéro 2, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304982ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304982ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Joyal, A. (1991). Compte rendu de [PAQUET, Gilles, dir., *La pensée économique au Québec français : témoignages et perspectives*. Montréal, ACFAS, coll. « Les Cahiers scientifiques », n<sup>o</sup> 67, 1989. ix-364 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45(2), 288–291. <https://doi.org/10.7202/304982ar>

PAQUET, Gilles, dir., *La pensée économique au Québec français: témoignages et perspectives*. Montréal, ACFAS, coll. «Les Cahiers scientifiques», no 67, 1989. ix-364 p.

«Pourquoi un tel et pas moi?» pourraient dire plusieurs économistes québécois en prenant connaissance de ce recueil de trente-quatre témoignages, dont huit ne proviennent pas de disciples d'Adam Smith (ce qui ne signifie nullement qu'ils ne sont pas à leur place, les économistes ne détenant heureusement pas le monopole de leur champ de compétences). Toute susceptibilité mise de côté, il faut reconnaître que le tableau présenté est assez complet. Si la présence de certains «maquisards» peut surprendre, l'on admettra qu'à quelques exceptions près les économistes les plus connus au sein de la société québécoise répondent bien à l'appel. En conséquence, Gilles Paquet a raison d'écrire que l'échantillon retenu — même s'il est petit (?) et incomplet — ne trahit pas la trame globale du tissu qu'il veut présenter.

Néanmoins, le titre choisi a un caractère un tantinet pompeux. Quand on parle de la contribution d'auteurs à la pensée économique, on se rapporte à des écrits qui ont non seulement marqué leur époque, mais encore, à l'instar d'une grande œuvre d'art, subi avec succès l'épreuve du temps. Par exemple, qui peut affirmer que l'œuvre d'un économiste-écrivain aussi connu et prolifique que Kenneth Galbraith fera l'objet d'un chapitre dans les ouvrages d'histoire de la pensée économique du milieu du siècle prochain? Il est vrai que le mot «histoire» n'apparaît pas dans le titre du volume et, manifestement, l'on ne prétend pas que chaque personnalité retenue est susceptible de faire école. Ce sont plutôt des opinions qui sont communiquées au lecteur à la faveur d'entrevues menées par celui qui est professeur d'économie à l'Université d'Ottawa et, à ses heures, animateur de radio et de télévision. C'est d'ailleurs avant tout à cette dernière fonction que l'ouvrage doit son origine et, pourrait-on dire, tout son intérêt.

En effet, qui a oublié la célèbre émission «L'Éconothèque», que les autorités bien pensantes de la radio de Radio-Canada, en mal de changements, ont fait disparaître malgré sa très grande popularité? On se souvient de quelle main de maître les entrevues étaient conduites, grâce à la minutie de l'intervieweur et à sa connaissance de la contribution de chacun de ses invités. Les témoignages rassemblés ici ont été recueillis entre 1982 et 1985 et sont présentés tels quels, accompagnés toutefois d'une courte et fort utile notice bibliographique qui permet au lecteur non initié de mieux saisir la pertinence des questions soulevées. Ils datent! pourrait-on dire. Pas du tout. Même si quelques «jeunes turcs» mériteraient aujourd'hui de trouver place dans cet aréopage, les témoignages offerts ont conservé tout leur intérêt.

Hormis deux, qui sont décédés, les invités de Paquet sont en effet toujours à l'œuvre. Il y a tout lieu de croire que leur vision de l'économie et des besoins de la société québécoise ne s'est guère modifiée depuis le moment où ils ont été interviewés. Roger Dehem, par exemple, présenté non sans raison comme un missionnaire, étant donné tout le défrichement accompli au début des années 1950, se prononcerait indubitablement à un prochain référendum

comme il l'a fait en 1980. Comme il le signale, il s'était rangé à l'époque dans le petit dixième des économistes «clairvoyants». Or c'est bien connu, les gens dotés d'une «bonne vue» ont le privilège de la conserver jusqu'à leur trépas... En somme, sur ce qui touche des éléments aussi fondamentaux que le rôle de l'État, des entreprises, grandes ou petites, de la monnaie, du commerce international, des innovations technologiques, de la répartition des revenus, du développement régional, des relations de travail, de la consommation, enfin sur tout ce qui façonne l'évolution d'une économie nationale, les opinions émises n'ont rien perdu de leur saveur et de leur actualité.

À qui s'adresse cet ouvrage? Évidemment, tout d'abord, à tous les économistes en fonction ou en devenir. Combien parmi les premiers pourront demeurer indifférents en lisant ce qui a conduit les uns et les autres à devenir économistes et quelle influence certains de leurs professeurs ont exercée sur le choix de leur orientation? Ainsi, quand le professeur Maurice Bouchard mentionne trois personnalités de l'Université de Louvain qui l'ont marqué en 1950, l'attention de l'auteur de ces lignes, qui a suivi les cours de ces mêmes professeurs quelques quinze années plus tard, fut fortement stimulée. À la lecture de ces pages, beaucoup se remémoreront de nombreux souvenirs et apprendront certains détails ou anecdotes sur des économistes qu'ils connaissent pour les avoir eus comme professeurs, pour avoir lu leurs ouvrages, leurs articles spécialisés, leurs textes de vulgarisation, ou pour les avoir entendus à l'occasion de colloques ou d'entrevues. Mais que les non économistes se gardent de croire que cet ouvrage ne les concerne pas. Si l'évolution de la société québécoise les intéresse et s'ils veulent mieux saisir le rôle qu'y joue l'université, et plus particulièrement les départements d'économie, ils y trouveront une convergence de vue significative sur le Québec d'avant la Révolution tranquille et de précieuses informations sur les années qui l'ont accompagnée et suivie.

En effet, le témoignage des aînés sur le Québec des années 1940 et 1950 est fort éloquent et fait bien saisir l'ampleur des changements survenus au cours des dernières décennies. Dans la section intitulée «Les trois écoles de l'après-guerre», neuf anciens témoignent, au premier rang desquels, comme il se devait, figure François-Albert Angers, qui a enseigné à l'École des Hautes Études commerciales entre 1938 et 1974. Celui qui a incarné durant toutes ces années l'idéologie du corporatisme, prend bien soin de redéfinir sa conception en se gardant de tout rapprochement avec ce qu'inspire le souvenir des Mussolini, Franco et autres Salazar. Avec Roland Parenteau, qui suivra les traces de F.-A. Angers à l'école des HEC, c'est surtout la naissance de l'Office de planification et de développement du Québec, dont il sera pendant huit mois le premier directeur, qui retient l'attention. Sa démission suit le constat qu'il dresse de l'impossibilité de faire de la planification à l'intérieur des organismes du gouvernement du Québec. Un constat que d'autres feront plus tard, sous d'autres cieux... Quant à Bernard Bonin, principal représentant de la troisième génération à l'école des HEC, il donne un vibrant témoignage sur le caractère stimulant du climat qui régnait au début des années 1960 au sein de cette institution située alors au centre-ville. Celui qui, sans être un «yes man», a été invité par Claude Morin à faire

l'évaluation des conséquences de la souveraineté-association a par la suite centré son attention sur l'administration internationale, puis est devenu sous-gouverneur de la Banque du Canada. Le premier témoignage provenant de l'Université de Montréal est d'André Raynaud, dont l'expérience de professeur fut entrecoupée d'un long séjour au Conseil économique du Canada et d'un mandat à l'Assemblée nationale. Après un hommage à Roger Dehem, Raynaud affirme que la connaissance des mécanismes économiques permet de comprendre notre monde davantage que par la plupart des autres approches; ceci dit il reconnaît que la science économique ne possède que des moyens limités d'intervention dans la gestion des affaires publiques. Enfin, avec Jean-Luc Migué, c'est au tour de l'Université Laval et de l'École nationale d'administration publique de se voir ici représentées. Celui que d'aucuns identifient comme le guru des économistes québécois antikeynésiens nous apprend, à l'instar de biens d'autres économistes associés à l'école des biens publics, qu'il fut en son temps un grand partisan de l'interventionnisme à cause d'une foi aveugle dans le gouvernement. Or aujourd'hui, l'ancien étudiant du London School of Economics estime que le marché est beaucoup moins imparfait que l'idéologie reçue le laisse croire, alors qu'en revanche le marché politique ne manque pas d'imperfections.

Une seconde section présente la génération des années 1960 et 1970. En fait, c'est plutôt des années 1970, 1980 et de la présente décennie dont il est question avec des économistes dont certains n'ont pas encore atteint la cinquantaine. On retrouve l'école des HEC avec Léon Courville, qui, avant de prendre le chemin du milieu bancaire, s'est intéressé à la réglementation. L'entrevue accordée par Rodrigue Tremblay ne touche pas à sa tumultueuse carrière politique car elle porte plutôt sur ce qui l'a conduit à s'intéresser aux unions économiques. Non sans une certaine surprise, on apprend que l'ancien ministre de l'Industrie et du Commerce est demeuré partisan de l'adoption par le Québec d'une politique industrielle, jugée absolument nécessaire... Robert Lacroix, collègue du précédent, attire l'attention sur la nécessité de considérer toute grève comme une erreur commise par manque d'information au moment des négociations. Pour sa part, avec l'enthousiasme qui caractérise ce responsable d'un programme de second cycle en aménagement du territoire, Pierre Fréchette fait part de la découverte de l'importance extraordinaire que prend l'entrepreneuriat dans le développement économique. Enfin, on ne pouvait l'ignorer, Pierre Fortin, qui exerce son art au centre-ville de Montréal après avoir occupé des postes dans l'une et l'autre des deux grandes universités reliées par l'autoroute 20, évoque à son tour ses pérégrinations, qui lui ont permis de décrocher un doctorat de la prestigieuse Université de la Californie à Berkeley. L'économiste-vedette de Radio-Canada raconte certains faits reliés à ses travaux sur la faisabilité de la souveraineté-association et souligne l'importance de vulgariser la science économique afin de bien faire comprendre la nature de l'évolution de la conjoncture économique.

Une troisième section se rapporte à quatre économistes venus de l'étranger: Roger Dehem, Tadek Matuszewski, Antoine Ayoub et Kimon Valaskakis. Ayoub évoque l'histoire de son groupe de recherche sur l'éco-

nomie de l'énergie, tandis que Valaskakis, également associé à un groupe de recherche, soulève l'intérêt d'une société de conservation. Enfin, la section consacrée à onze «maquisards» comprend des individus que leur contribution situe en marge de la science économique traditionnelle et, dans certains cas, en marge de l'économique. Mario Polèse, de l'INRS-Urbanisation, est l'un des deux économistes de ce peloton. Ce polyglotte qui, par ses origines, aurait pu se classer dans le groupe précédent, doit son titre de «guerillero» à son intérêt pour la science régionale, une discipline qui offre aux économistes la possibilité de partager leurs contributions avec celles des géographes, des sociologues, des urbanistes, etc. Mise à part la sociologue Louise Vandelac, qui, dans ce monde d'hommes, fait un peu figure de femme de service, les plus connus de ce sous-groupe sont le démographe Jacques Henripin, le regretté Gérard Dion, le philosophe Jacques Dufresne et le politicologue Daniel Latouche, qui nous apprend qu'une erreur d'autobus est à l'origine de son inscription en sciences politiques. Ce qui ne permet quand même pas de déduire que tous les chemins mènent à la faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal!

Enfin, l'ouvrage comprend deux autres parties. L'une d'elles intitulée «Naissance», est l'interprétation personnelle de F.-A. Angers sur la naissance de la pensée économique au Canada français; c'est du reste un des rares économistes à s'être penchés sur la question. Son érudition permet de mieux connaître les hommes qui, à la fin du siècle dernier, loin de défendre l'agriculturisme, prônaient activement l'industrialisation du Québec. La dernière partie, enfin, d'une quarantaine de pages, comprend les textes de Bernard Bonin, de Pierre Fortin et de Gilles Paquet lui-même. On obtient ainsi une vue d'ensemble de l'évolution du champ d'intérêt des économistes francophones depuis 1960.

Au risque de me répéter, je tiens à dire que le lecteur trouvera dans cet ouvrage une somme de réflexions et d'informations sur les profonds changements qu'a connus la société québécoise durant la seconde moitié de ce siècle.

*Département d'administration et d'économie  
Université du Québec à Trois-Rivières*

ANDRÉ JOYAL